

NOTRE EDITION

1er Septembre.

Pour rester fidèle à la tradition, l'ABEILLE publiera cette année, le 1er septembre, une revue complète des opérations financières et commerciales de l'exercice 1898-99 à la Nouvelle-Orléans.

Cette Revue renfermera tous les renseignements de nature à intéresser sur les progrès du commerce et de l'industrie, l'état des récoltes, les cours des valeurs publiques. Elle renfermera également des matières de l'abondance et la variété de tout même aux plus exigeants.

Ce numéro présentant un intérêt plus qu'ordinaire sera tiré à un nombre considérable d'exemplaires qui se répandront dans toutes les directions, autant dans l'Etat; voisins que dans les sections rurales de la Louisiane et en ville.

L'occasion sera donc exceptionnelle — ne s'offrant qu'une fois l'an — pour les annonceurs tenant à s'adresser à un public nombreux.

Nous invitons ceux qui désirent des exemplaires de ce numéro, quel'en soit le nombre, à nous livrer leurs commandes le plus tôt possible.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

- L'Ephémère Mariage. La Destinée de la femme. (Suite). Autour d'une tache d'encre. Les premiers jours de la guerre. Elégances d'été des chefs d'Etat. Les Douces Vassécourt. La douce charité. Marie la Modiste, feuilleton. Mondanité, Chignon. L'Actualité, etc.

Les Fils Electriques SOUTERRAINS.

Tout le monde, à la Nouvelle-Orléans, connaît les procédés employés par nos compagnies de chemins de fer urbains pour faire marcher leurs chars électriques. Les fils qui entretiennent les courants sont suspendus au-dessus de nos têtes. Le moindre accident capable d'interrompre ou de détourner ces courants; le moindre contact imprévu avec quelque un des milliers de fils métalliques qui forment en l'air une gigantesque toile d'araignée, peut occasionner de terribles catastrophes.

Nous venons d'en avoir, dans la partie supérieure de notre cité, un terrible exemple. Depuis assez longtemps déjà, notre Conseil de ville a voté une ordonnance qui requiert les compagnies d'élever les fils aériens, et de les faire courir sous terre. Inutile d'insister sur la sagesse, sur la nécessité d'une pareille mesure. Les avis sont unanimes à cet égard et nous entendons, à chaque instant, nos concitoyens les plus intelligents s'étonner de ce que l'ordonnance en question n'ait pas encore été mise en vigueur.

Enfin, nos autorités municipales viennent de sortir de leur torpeur. Il ne fallait pas moins que la récente catastrophe de la rue St Charles, pour y réussir. De son côté, le Maire Flower n'est ému. Il a envoyé une lettre circulaire aux présidents de nos différentes compagnies de chemins de fer électriques, afin de savoir pour quelles raisons ils ne se conforment pas à une ordonnance qui devrait être mise immédiatement en vigueur. Il y va de la sûreté de nos existences à tous.

Pendant deux compagnies seulement ont répondu à M. Flower. Pourquoi deux seulement? Nous l'ignorons. Il n'est pas à supposer que les compagnies fassent assez peu de cas d'une requête de notre premier magistrat municipal pour dédaigner d'y répondre. Deux se sont exécutées de bonne grâce, la Compagnie de Traction et la Compagnie de la rue St Charles.

Le président de la première fait savoir au maire qu'il se hâte de soumettre la requête au bureau des directeurs à leur première réunion; celui de la seconde répond que la plupart des directeurs sont en villégiature et qu'il n'est guère possible d'obtenir un quorum avant quelques semaines.

En vérité, les compagnies en prennent trop à leur aise avec la vie des citoyens qui les font vivre, et définitive, et il semble que nos autorités devraient prendre à leur égard des mesures de rigueur.

Il est à espérer que le Conseil de ville mettra bientôt un terme à cet état de choses.

A l'Archevêché.

Hier après-midi, Monseigneur P. L. Chapelle a reçu la visite de l'évêque Thiel, de Costa-Rica, qui est Hollandais de naissance.

Mgr Thiel vient d'assister au concile des prélats de l'Amérique du Sud, à Rome; il est arrivé directement de la Cité Sainte.

C'est un homme fort distingué, d'une très grande érudition. A l'âge de 27 ans, il était élevé à l'épiscopat. Il quittera la Nouvelle-Orléans par le premier vapeur en partance pour le Honduras.

— Lundi prochain, nous prie-t-on d'annoncer, un grand messe sera célébrée à huit heures et demie du matin, dans la chapelle des Dames Ursulines, à l'occasion de la fête de Saint-Augustin. Un Père Jésuite fera le panégyrique du grand saint.

La chaleur à Londres.

Londres, 25 août.—C'est aujourd'hui le jour le plus chaud de l'année. Le thermomètre a enregistré quatre-vingt-dix degrés à l'ombre. Il y a eu une douzaine de cas d'insolation avant midi.

Décoré.

Berlin, Allemagne, 25 août.—L'empereur Guillaume a décoré de l'Aigle rouge de troisième classe Herr Riese, consul général d'Allemagne à Apia, Samoa.

Tremblement de terre à Oporto.

Oporto, Portugal, 25 août.—A une heure du matin un séisme a traversé le ciel au-dessus d'Oporto. Un léger tremblement de terre s'en est produit au même moment. On n'annonce aucun dommage.



Le Général Pierron INTIME.

Le général Pierron, qui vient d'être nommé membre du conseil supérieur de la guerre en remplacement du général de Gégrier, est, on le sait, le gendre du grand écrivain catholique: Louis Veillot.

Il était chef de bataillon, lorsqu'il épousa le 3 décembre 1874, Mlle Agnès Veillot.

La Correspondance de l'écrivain contient nombre de lettres adressées à sa fille préférée. Un an après son mariage, il lui envoie un billet qui termine ainsi:

"Adieu, chère enfant, porte-toi bien; fais bien ta besogne, fais bien ton métier de répandre la vie, d'accorder avec ton mari, dont le métier est de répandre la mort."

Louis Veillot aimait fort son gendre. Il lui écrivait, le 3 décembre 1875:

"Il y a un an, grâce à vous, que je conclus avec vous la meilleure affaire de ma vie; il y a un an, grâce à vous, que ma chère Agnès est heureuse. Dieu a exaucé mes vœux, rempli mes vrais desirs. Cet anniversaire est assez joyeux pour se passer de violons."

Quelques années plus tard, Louis Veillot écrivait à sa fille:

"Je félicite le colonel de se plaire à la lecture de M. de Maistre: c'est un passe-temps de vrai soldat, nécessaire pour apprendre à conduire nos régiments, mais des hommes."

RUBINSTEIN.

Dans les souvenirs que publie la Frankfurter Zeitung, Rubinstein apparaît comme un homme sans prétention, charitable, et qui menait une vie simple et monotone. Levé à huit heures, il prenait une tasse de thé, lisait les journaux étrangers, fermait les portes et jouait du piano. L'après-midi, il recevait des visites ou lisait des ouvrages d'histoire. Le soir, il voyait quelques amis, pour la plupart très anciens. Il s'attachait tendrement aux objets familiers; mais il était incapable d'en acheter de nouveaux et n'en traitait jamais dans un magasin. Il donnait au tailleur un vieux vêtement, et sans supporter de mesure ni d'essayage. Tous les ans, le 1er mai, il endossait ses vêtements d'été, gelait-il à fendre les pierres. Par contre, il ne quittait jamais ses fourrures que le 30 avril, même par le plus radieux printemps. Très nerveux, il s'évanouissait avec facilité, un jour pour un mauvais beurre qu'on lui servait dans un restaurant parisien, un autre jour pour avoir lu une description dans la Débâcle. Il en blémait encore deux jours

après. Il était très superstitieux. Il craignait trois lumières, le nombre treize et le vendredi. Un jour de concert, il parut soucieux; il avait, le matin, cassé un pot à eau, ce qui est un signe redoutable. En effet, l'orchestre perdit la mesure, et le morceau dut être interrompu. A la fin de sa vie, il revint à Saint-Petersbourg, et lona dans l'Ivanovskaja une maison qui portait le No 13. Ce préage lui parut si funeste qu'il prépara son testament et l'édition définitive de ses œuvres. Il mourut, en effet, l'année suivante. On conte de son génie un trait merveilleux. Comme il se trouvait dans un hôtel où quelqu'un mourait, le mourant fit prier le maître de se mettre au piano. Rubinstein commença à jouer, et aux sons divins de la musique l'autre tré passa doucement.

BAGARRE

Dans la rue Lafayette.

Douze blessés

New York, 25 août.—Une dépêche de Paris annonce qu'il y a eu aujourd'hui une bagarre entre des antidreyfusistes et des amis de Dreyfus dans la rue Lafayette. Douze personnes ont été grièvement blessées.

La police a chargé les émeutiers et a opéré de nombreuses arrestations.



La reine MARGUERITE.

UNE HISTORIETTE.

Elle a toute la portée d'une allégorie, l'historiette que voici et que les journaux italiens nous racontent sans commentaire; il y a quelques semaines, la reine Marguerite traversait un quartier désert de Rome. Elle avisa une fillette dont la grâce la ravit; elle l'appela, s'entretenant avec elle: "Que savez-vous faire, ma petite? savez-vous coudre et tricoter?" "Oui, Signora, je sais tricoter de bas." "Et savez-vous qu'il y a une demande la souveraine." "Parfaitement Signora, répondit l'enfant, vous êtes la reine. C'est très bien. Tricotez-moi donc une paire de bas et envoyez-la au palais." Quelques jours plus tard, on remettait à la reine Marguerite l'œuvre de sa petite protégée. Elle fit adresser immédiatement à la laborieuse enfant une paire de bas en fil rose. Préalablement, elle avait rempli l'un de boudons et l'autre de pièces de monnaie. C'était un fort beau salaire. Mais, le lendemain, la reine d'Italie recevait une lettre de remerciements bien différente de celle qu'elle attendait: "Signora, écrivait la fillette, votre beau cadeau a été pour moi un sujet de douleur. Mon père a pris l'argent et mon frère a mangé les boudons; quant aux bas roses, c'est ma mère qui entend les porter." Sic vos non cobis.

AMUSEMENTS.

WEST END.

On sait qu'au West End, la feuille de vendredi est consacrée à l'exécution de la musique classique. Le programme d'hier soir était, en effet, remarquable.

Beethoven y donnait la main à Wagner, Rubinstein, Gounod, Hérmann, etc. Les amateurs étaient nombreux sur la plate-forme et tous ont bravement applaudi.

Mlle Marie Desca a obtenu son succès ordinaire, et les frères Wertemberg ont étonné et charmé les curieux.

PARC ATHLETIQUE.

Au Parc Athlétique, l'Orchestre Hongrois attire toujours la foule, et les compositions du chef d'orchestre Schilzanyi enlèvent chaque soir les bravos des auditeurs. Clivette est véritablement un homme étonnant; il a sa bonne part dans les succès de la soirée. Les exhibitions du cinématographe ne manquent jamais pour effet.

MOTS POUR RIRE

Un vieux monsieur à une vieille dame:

—Ah! chère amie, depuis quarante ans, comme elle est changée, la face des choses!

—La vieille dame, montrant son visage, autrefois beau:

—Et les choses de la face, donc!

A un dîner d'anciens élèves, deux convives, à qui le champagne a délié la langue, se font de mutuelles confidences:

—Au fond, tu sais, dit l'un, au collège je n'ai jamais été qu'un cancre; quand j'en suis sorti, je prenais le thème pour la version.

—Et moi donc, répliqua l'autre, j'y ai pris de la version pour le thème!

DEPECHE

Télégraphiques.

TRANSMISSE A L'ABEILLE

L'anarchie aux Philippines.

Londres, 25 août.—Le correspondant de la Compagnie Reuter à Labuan télégraphie que des agents directs de Manille indiquent qu'une anarchie insupportable règne dans les Philippines.

D'après ces avis les Américains occupent le territoire d'un rayon de quinze milles autour de Manille, dans un rayon de sept milles autour d'Iloilo et dans un faible rayon autour de Cebu. Le reste du pays est aux mains des Philippines.

Le correspondant japonais qu'on rapporte que Shojita qu'on fut le capitaine du vapeur Saturnus.

—Le vapour Saturnus, de la Compagnie Maritima, qui naviguait sous le pavillon américain, a été échoué sous les tranchées des rebelles à San Fernando et brûlé le 2 août.

La guerre civile de Saint-Domingue.

Cap Haïtien, Haïti, 25 août.—Un combat acharné a été livré mercredi dernier dans le voisinage de Monte Christi, Saint-Domingue, entre les forces du gouvernement et les révolutionnaires.

On dit que les premières ont été de fortes grâces. Les révolutionnaires, grâce à leurs positions avantageuses n'ont subi que des pertes légères.

On annonce qu'ils reçoivent continuellement des renforts.

Le suicide de Lorimere.

Paris, France, 25 août.—Une dépêche de Lyon annonce qu'on a trouvé dans le Rhône un sac contenant la note suivante écrite au crayon: «Labori à Lorimere, à Bâle. Rien ne sera fait. Dreyfus est innocent. Suicide. Ordres exécutés»

Le sac a été remis à la police, mais aucune explication n'a encore été donnée. Il est possible que cette lettre soit une plaisanterie. Lorimere était le secrétaire du défunt lieutenant-colonel Henry. Il s'est suicidé à Bâle, Suisse.

AFFAIRE DREYFUS.

Une correspondance du World sur M. Labori.

New York, 25 août.—Une dépêche de Rennes au World dit que la situation faite au colonel Jouanet est très difficile et très embarrassante. Tous les chefs de l'armée sont devant lui et tous sont contre Dreyfus. Même quand il vient manifestement les régler, il lui est difficile de les rappeler à l'ordre.

Le seul moyen qu'ait le président à employer pour empêcher les procédures de dégénérer en disputes et en discussions sans fin, c'est de restreindre au silence Labori, qui est toujours prêt à suivre les généraux sur leur propre terrain et même à aller plus loin qu'eux.

Ob! t'il dit hier, j'aurai encore mon franc-parler. Le président Jouanet se fatiguera de tout cela, tôt ou tard. Je suis prêt à tenter ces luttes.

Il n'y a rien de nouveau, rien qui ait de la valeur dans les témoignages, depuis ces trois derniers jours. C'est toujours la même procession d'hommes qui viennent raconter de puériles anecdotes et de misérables lambeaux de conversations que l'on essaie de convertir en preuves contre Dreyfus. Parfois, comme dans le cas de Grand Maïson, le député de Maine-et-Loire, le témoin n'a absolument rien à dire. Il n'apporte que des dénominations féroces contre les juifs, en général, et contre Dreyfus, en particulier.

Dans les cours anglaises et américaines, la plupart des témoignages produits, depuis trois jours, eussent été rejetés par la cour, et plusieurs témoins eussent été attaqués comme coupables de mépris de cour.

Le président Jouanet, bien qu'il semble très disposé à agir avec droiture, ne peut pas se mettre en opposition avec les chefs de l'armée.

Débarquement du régiment de Californie à San Francisco.

San Francisco, Californie, 25 août.—Le régiment de Californie a été débarqué aujourd'hui du transport Sterman et s'est rendu au Président.

Comme c'est le régiment de l'état, la démonstration d'aujourd'hui a dépassé en enthousiasme celles qui ont accompagné l'arrivée des autres régiments des Philippines.

Des visiteurs sont venus de toutes les parties de l'état. Il y a au moins cent mille étrangers à San Francisco.

Les troupes ont été débarquées à sept heures du matin. Elles sont parties pour le troisième régiment d'artillerie, le régiment du Colorado et la garde nationale.

Une foule immense bordait les rues sur une distance de plusieurs milles. Elle a fait aux soldats une réception enthousiaste.

Rapports démentis.

Washington, 25 août.—Le général Brooke et le général Wood mentent au département de la guerre les rapports annonçant de graves et des désordres à Santiago de Cuba.

Un régiment d'hommes de couleur.

Washington, 25 août.—Un grand mouvement est exercé sur le gouvernement pour le décider à organiser un régiment d'hommes de couleur qui serait envoyé aux Philippines. Le secrétaire Rood a présenté question en considération. Aucune décision n'a encore été prise, mais si ce régiment est organisé, il sera, croi-on, commandé par des officiers de couleur.

Les timbres du revenu.

Washington, 25 août.—Jusqu'ici le département du trésor a accordé tous les compromis offerts par les banquiers pour le règlement des amendes imposées pour les chèques et les effets de commerce non timbrés trouvés en leur possession par les inspecteurs. Dans presque tous les cas les délinquants ont plaidé l'insouciance. Mais les violations de la loi n'ont pu diminuer comme elles l'auraient dû, et les autorités du département du trésor ont le projet d'adopter des mesures rigoureuses d'infliger de plus fortes amendes.

La réception du président McKinley à Long Branch.

Long Branch, New Jersey, 25 août.—A dix heures, les membres du comité de réception, les officiers de l'escadron C de Brooklyn et de la deuxième batterie de New York se sont rendus à Normanhurst dans six voitures et ont souhaité au président McKinley la bienvenue à Long Branch.

Le comité a invité le Président à une réception, ce soir, à l'hôtel Hollywood, mais M. McKinley a été obligé de refuser.

En réponse le Président a dit: "Je remercie les membres du comité et les citoyens au nom de Mme McKinley et au mien pour leur courtoisie et leur bienvenue chaleureuse. Je ne peux pas dir maintenant ce qu'est mon programme pour aujourd'hui, car le docteur J. E. Price d'Ocean Grove a ma promesse de visiter cette nuit que fortresse du méthodisme."

Je me sens cependant lié par le désir des citoyens de Long Branch car leur invitation est la première. Je désirais depuis longtemps faire cette visite, car j'ai été fasciné par le paysage de Long Branch quand je l'ai vu pour la première fois il y a douze ans.

Le docteur Jacob Price, doyen de l'école de théologie d'Ocean Grove a présenté à M. McKinley l'invitation du conseil d'administration et des citoyens. M. McKinley a promis d'être à Ocean Grove à deux heures.

Le Président, Mme McKinley et Mme Hobart ont été ensuite conduits en voiture à la jetée en fer pour assister à l'arrivée du Scorpion. A leur apparition sur le quai l'élegant petit navire a jeté l'ancre et a tiré la salve présidentielle.

Après une courte promenade en voiture les visiteurs sont retournés à Normanhurst à l'heure du lunch. Partout le Président a été accueilli par des salutations et des applaudissements.

Le secrétaire de l'intérieur Hitchcock a quitté le train à Jersey City.

Le gouverneur Voorhees est venu à Normanhurst souhaiter à M. McKinley la bienvenue dans l'état.

Feuilleton

L'Abeille de la N.O.

Mortel Outrage.

GRAND ROMAN INÉDIT PAR JULES MARY.

QUATRIÈME PARTIE.

GOLIATH ET BASTILLE.

VII LE SUPPLICE DU VOMIS.

qui se passait dans ce cœur de vierge et de devenir l'avenir qu'elle lui réservait.

Alors même qu'elle ne se rendait pas compte du sentiment qui la faisait agir, il croyait deviner qu'elle penchait vers Michel.

Et il le lui dit, dans toute la brusquerie de son désespoir, de sa jalousie naissante.

—Pourquoi est-ce lui que tu choisiras? Pourquoi l'aimerais-tu plus que moi? Qu'a-t-il fait de plus que moi? Depuis vingt ans, n'as-tu pas été réchauffée par ma tendresse infinie et ai-je laissé passer une heure, une seule, de ta vie, sans te faire comprendre combien tu m'étais chère et qu'au besoin je sacrifierais ma vie pour toi?... Nos droits sont égaux...

—Non, nos droits ne sont pas égaux... mes droits sont supérieurs aux tiens. Il n'est qu'un étranger pour toi... Moi, je suis ton père... entends-tu?... Quelle que soit la faute, si chèrement expiée, que j'aie commise, je sais ton père... Lui ne t'est de rien.

—Le front rouge, elle murmura: —Père, père, taisez-vous!

—Oui, oui, pardon, pardon... j'oublierai que, malgré tout, tu dois aimer Michel autant que moi... C'est ton devoir et je ne te fais pas de reproche... pardon, mon enfant... mais tu ne m'abandonneras pas... tu me le pro-

metais-tu me le jures?... —Ah! mon père, comme vous me faites de la peine!

—Tu n'oses répondre?... —Comme c'est cruel de m'interroger ainsi!... Et pourquoi pensez-vous que j'aurai jamais le triste courage de m'éloigner de vous.

Mais lui, fièvreusement, insistait: —Tu me le promets, tu me le promets!

—Oui. —Mieux que cela, tu me le jures!

—Je vous le jure! Il parut un peu plus tranquille.

A deux reprises, voyant l'heure qui s'écoulait, pensant au malade, à la nuit, qui pouvait s'avancer et le réclamer, elle manifesta l'intention de partir.

Il la retenait à chaque fois. —Reste, reste encore un peu... puisque c'est lui que tu possèdes entièrement pour quelques jours encore; tu peux bien me donner, à moi, quelques minutes de plus...

Et quand enfin, il fallut qu'elle s'en allât.

—Tu me reviendras, n'est-ce pas? Tu me reviendras?... —Oui... —Jure-le moi encore, jure, jure!

—Je vous le jure! Tout le temps qu'il put l'apercevoir, il la regarda s'éloigner. Elle sentit peser sur son cœur ce regard chargé de larmes.

Elle se hâta de regagner le chalet.

Michel était-il réveillé? Et s'il s'était réveillé? S'il se doutait de quelque chose, s'il soupçonnait le motif de cette absence, qu'allait-il lui dire?

Etait-ce une nouvelle scène de reproches et de larmes qui l'attendait?

Ce fut le cœur tremblant qu'elle ouvrit la grille.

Lorsqu'elle entra dans la chambre de Michel, Marie-Rose trouva celui-ci éveillé et qui, les yeux ardents, presque durs, se contenta de la regarder, longuement, sans lui adresser la parole.

Ce silence était plus douloureux encore qu'un reproche.

Elle vint l'embrasser avec tendresse, refoulant au fond de son cœur toutes ses épouvantes, les dissimulant sous un sourire:

—Comment vous trouvez-vous? —Je vais bien, ne t'inquiète plus de moi.

Il dit cela sèchement. Et après un silence nouveau: —Très bien même... Je crois que maintenant je puis me passer de toi et que tu peux retourner là-d'où tu viens.

Elle tressailla, n'osant pas même de mentir. —Aïe, j'ai donc fait mal? Et tous les deux, vous et lui, n'avez-vous donc jamais pitié de moi? Il fit semblant de se rendre à l'appel.

Elle avait du désespoir plein le cœur.

Comment faire pour apaiser ces deux haines?

Elle avait beau chercher, elle ne trouvait rien.

Sa vie partagée ainsi entre eux deux, elle ne pouvait la continuer longtemps; il faudrait qu'un jour ou l'autre, bientôt certainement, elle se décidât.

Lequel des deux choisirait-elle?

Et, dans l'atroce incertitude, elle désirait mourir... La mort! C'est le grand et sûr dénouement à toutes les situations sans issue!... Et s'en était-il jamais présenté de plus douloureuse, pour un cœur de jeune fille, que celle où elle se débattait depuis plusieurs jours?

Le soir seulement, il lui adressa enfin la parole.

—Et ce fut pour parler de Frédéric.

—Ainsi c'est pour le revoir que tu m'avais quitté... —Oui.

—Est-ce qu'il ne va pas à Albertville? —Et ce qu'il ne va pas à Albertville? —Et ce qu'il ne va pas à Albertville? —Et ce qu'il ne va pas à Albertville?

viendrait ici prendre la place qu'il occupait autrefois?

—Non, je crois qu'il n'a pas cette espérance, et il passe sa vie à se repentir et à pleurer...

—Le misérable! je ne veux pas qu'il s'attarde plus longtemps dans ce pays. Le savoir près de moi est un supplice nouveau. Je vais lui écrire, lui envoyer mes ordres...

—Épargnez-le... —Qu'il disparaisse de ma vie complètement!

—Il est si malheureux; ne le laissez pas à bout. Qui sait si dans un moment de folie...

—Eh bien, achève... —Qui sait s'il ne voudrait pas disparaître... tout à fait?... Michel hochait la tête.

Son front restait sombre, ses yeux durs et implacables.

Dans ce noble cœur méconnu, il n'y avait plus de place maintenant que pour la haine.

—La mort, n'est-ce pas? Voilà ce que tu veux dire? —La mort, oui!

—Eh bien, qu'il meure! Elle s'éloigna, avec un frisson. Ne pouvant prendre de décision, incertaine, combattue entre des sentiments contraires, la pauvre Marie-Rose passait maintenant ses journées à pleurer, en se cachant de Michel.

res de ces deux hommes de qui venait maintenant tant de souffrance, après que d'eux était venu tant de bonheur.

Il voyait cette tristesse. La jalousie, la crainte de la perdre, la haine de l'autre, tout cela faisait oublier à Michel son habituelle douceur.

—Tu pleures?... —Excusez-moi!... —Pourquoi pleures-tu? —Je crains d'avoir perdu votre affection.

—On peut être pleuré tu parces que tu es loin de lui?... Elle eut un geste de supplication.

—Va le rejoindre, je ne t'en empêche pas.

—Vous me torturez à plaisir... Parfois il la laissait ainsi, pleurant sans la consoler.

D'autres fois il l'appelait à lui, la prenait dans ses bras, lui demandait pardon.

Elle ne manquait jamais d'écrire à Frédéric, mais elle n'avait garde de lui parler de ce qui se passait.

Frédéric ne pouvait être dupé plus longtemps. Un matin, dans le courrier, il y avait une lettre pour elle.

Michel en la lui tendant, fronça le sourcil. Il avait tout de suite reconnu l'écriture. —C'est de lui... La lettre disait: "Je sais que Michel n'est plus malade... Je sais qu'il n'a